

Pensée du réel et doubles impensables dans la philosophie de Clément Rosset*

Santiago Espinosa**

Résumé: La pensée du réel de Clément Rosset, et ses rapports compliqués avec le double fantasmatique dont la critique est le corrélat essentiel, a souvent prêté à confusion. Face au concept de « double », véritable trouvaille philosophique de Rosset, commentateurs détracteurs comme prétendus alliés semblent s'être embrouillés, cherchant à y voir une simple reprise de concepts voisins (« arrière-mondes ») ou carrément étrangers à sa pensée. Il s'agit ici de faire un point sur ces notions-clé : réel, double, existence, tragique, joie.

Mots-clés: Rosset, double, réel, existence, tragique.

Pensamento do real e duplos impensáveis na filosofia de Clément Rosset

Resumo: O pensamento de Clément Rosset sobre o real e suas complicadas relações com o duplo fantasmático, cuja crítica é o correlato essencial, muitas vezes tem dado margem a confusão. Diante do conceito de "duplo", um verdadeiro achado filosófico de Rosset, comentadores detratores se passando por supostos aliados parecem ter se atrapalhado, procurando ver nele uma mera retomada de conceitos vizinhos ("além-mundos") ou completamente alheios ao seu pensamento. Trata-se aqui de esclarecer essas noções-chave: real, duplo, existência, trágico, alegria.

Palavras-chave: Rosset, duplo, real, existência, trágico.

*Il faut dire et penser que ce qui est est,
et que ce qui n'est pas n'est pas.*

*Je ne te laisserai ni dire ni penser
que l'être vient de ce qui n'est pas.
Car il n'est ni dicible ni pensable
que ce qui est ne soit pas.*

Parménide.

La quatrième de couverture de *L'École du réel*¹ dit explicitement en quoi consiste l'entreprise philosophique de Clément Rosset :

* Une première version de cet article fut présentée à la Journée d'Études consacrée à Clément Rosset, *Éthique et ontologie*, en mars 2018 à l'Université de Liège.

** Professor da Faculdade Livre de Filosofia - IPC (Paris); entrevistador de Clément Rosset em seu livro *Esquisse Biographique* (Encre Marine / Belles Letres, 2017); responsável por seu site oficial (www.clementrosset.com). Contato: cuiaspinosa@gmail.com

¹ Éd. de Minuit, 2008.

Ce livre est la réunion et la mise au point des textes que j'ai, depuis une trentaine d'années, consacrés à la question du réel et de ses doubles fantomatiques.

Il développe un sujet unique, qu'on peut définir comme l'exposé d'une conception particulière d'*ontologie*, du « savoir de ce qui est » comme l'indique l'étymologie du mot. Ma quête de ce que j'appelle le réel est très voisine de l'enquête sur l'être qui occupe les philosophes depuis les aurores de la philosophie. À cette différence près que presque tous les philosophes s'obstinent à marquer, tel naguère Heidegger, la différence entre l'être et la réalité commune, sensible et palpable, alors que je m'efforce pour ma part d'affirmer leur identité.

Il serait peut-être prudent de nous en tenir à ces propos sommaires pour ce qui touche au « réel » chez Rosset, concept qui a néanmoins suscité, chez certains commentateurs, les interprétations les plus farfelues. Le réel n'est pas, comme chez Kant, la « chose en soi » inconnaissable, pas plus que « ce qui fait » que les choses sont réelles, tel l'être selon Heidegger (c'est-à-dire le possible) — il n'y a assurément pas de différence ontologique entre « réel » et « réalité », comme le suggèrent encore d'autres. Il ne « manque pas à sa place », comme chez Lacan, pas plus qu'il n'est une construction de l'esprit, ou de la conscience, comme le prétend Husserl. C'est même le contraire de tout cela. Peut-être pourrions-nous dire, avec Baudrillard, que c'est ce qui « n'a jamais intéressé personne », et ce à commencer par Platon, qui considère comme on sait que « seule l'idée est réelle », c'est-à-dire ce qui n'est ni palpable ni sensible.

Chez Rosset, le réel n'est rien d'autre que ce que nous avons coutume d'appeler, en philosophie, la réalité sensible, perceptible. « Un ensemble non clos d'objets non identifiables », dit de manière un peu compliquée *L'Objet singulier*, autrement dit, pour le dire cette fois avec Lucrèce, auteur peut-être le plus cité par Rosset (mais pas ce vers en particulier) : « l'ensemble des choses² ». La désignation la moins connotée, qui était celle d'un des premiers livres de Rosset (*Le Monde et ses remèdes*), et qui refait surface dans cette quatrième de couverture, me semble être « ce qui existe ». Pour le public non philosophe — qui constitue une bonne partie du public de Rosset — une telle désignation suffit. Ce qui existe, ce sont les choses, dirions-nous peut-être avec un geste parcourant l'espace ambiant. Ensemble néanmoins qui n'en est pas vraiment un, puisqu'il est composé d'objets insolites, singuliers, inidentifiables — donc inconnaissables et même innommables, comme l'illustre bien le célèbre passage sur le caractère ineffable du camembert —, comme la nature chez Lucrèce d'ailleurs n'en est pas vraiment une non plus, puisqu'il n'y a pas chez lui un « principe transcendant à la faveur duquel ce qui

² « En dehors de l'ensemble des choses il faut bien avouer qu'il n'y a rien », *De rerum natura*, I, 963.

existe vient à l'existence³ ». Ensemble non harmonieux ni ordonné préalablement, que Rosset a coutume d'appeler « hasard » et qui s'oppose en tout à la notion de « nature ». On peut essayer de penser ce qui existe, les choses, mais pas ce qu'elles ne sont pas (leur origine par exemple). On y reviendra.

Une telle définition ne suffit naturellement pas au philosophe, au sens métaphysique du terme, puisque celui-ci veut plutôt savoir qu'est-ce qui existe *en vérité*, ce qui n'est pas du tout la même chose. C'est bien entendu le cas de Platon, qui dédouble l'être ; il fait de l'un, deux : un être vrai, *ontos on*, et un faux, ou moins vrai, ou « apparent », *mè on*. Mais c'est assurément aussi le cas de Kant, de Hegel, de Husserl, de Heidegger, parmi bien d'autres, qui, selon le mot de Rosset, voient deux là où il n'y en a qu'un. Voilà ce qui explique que Marcel Conche se croie contraint de considérer que celle de Rosset est une « non-philosophie » — un peu à la manière de Badiou, qui appelle non-philosophe tout penseur ne partageant pas sa pensée — : le réalisme de Rosset est « vulgaire », écrit Conche, car « la restriction du réel à la réalité sensible suppose un réalisme qui ne se pense pas lui-même⁴ ». En d'autres termes, il doit y avoir, outre le réel, ce qui en rend compte. D'un côté les choses, de l'autre ce qui fait qu'elles sont. — Rien de tel, en effet, chez Rosset, qui voit dans la réalité quelque chose d'unique (le premier titre du *Réel et son double* était *L'Unique et son double*, et la définition même que ce livre propose du réel est : ce qui est sans double). Ce qui existe est ce qui existe, voilà tout.

Telle est d'ailleurs l'interprétation qu'offre Rosset⁵ du poème parménidien, où il identifie délibérément, à l'encontre d'une tradition millénaire, — qui remonte moins à Platon, qui préfère le réfuter, qu'aux lecteurs chrétiens de Parménide, qui voudraient en faire l'un d'eux, et soutenue surtout par Heidegger et acolytes, — les notions d'être et d'exister dans le vocable grec *einai*. Lorsque Parménide écrit : « il faut dire et penser que ce qui est est » on devrait pouvoir traduire indifféremment, selon Rosset, « ce qui existe existe », sans songer le moins du monde au fait que le *Poème* marque prétendument une différence ontologique entre ce qui est maintenant — l'étant — et ce qui fait qu'il est — l'être. Toute autre interprétation — et il faudrait faire une étude des *interprétations* auxquelles le poème parménidien a donné lieu ; interprétation entendue ici comme affublement, altération — conduit paradoxalement à affirmer le contraire de ce que semble suggérer le poème, par exemple, pour en revenir encore à Conche, que « chez

³ *Logique du pire*, P. U. F., p. 126.

⁴ *Diversités. Journal étrange IV*, Encre marine, p. 242-245.

⁵ *Principes de sagesse et de folie*, Éd. de Minuit, 1991. Compris dans *L'École du réel*.

Parménide l'être n'est pas⁶ ». À l'inverse, chez Parménide, l'être, qui est identique au penser (et Parménide ne dit pas « juger »), ce n'est rien d'autre que ce qui est *présent*, donc ici et maintenant, dans ma pensée qui le pense, et ce à travers mes sens qui me le rendent présent à l'esprit⁷.

Ce n'est pas l'endroit ici pour entrer dans une discussion approfondie visant à montrer que chez Parménide l'être n'a rien de métaphysique, qu'il ne s'oppose nullement aux données sensibles, qu'il n'est pas du tout différent des choses. Cependant, il est tout à fait remarquable que Rosset se soit recommandé ouvertement de Parménide, qu'il lui ait réservée une place toute particulière dans son œuvre, et qu'il répète à sa façon cette intuition première qu'il partage avec lui selon laquelle la réalité est *tautologique* : ce qui est est, le réel est le réel, A est A. Voilà la seule vérité — comme chez Descartes, « la vérité, c'est ce qui est » —, au-delà de laquelle il est impossible et dès lors inutile d'essayer d'aller. Et il est tout aussi remarquable que ni l'un ni l'autre n'aient jamais prétendu en dire davantage. Parménide se contente de dire que ce qui existe est ce qui existe et qu'il est vain de se demander — tels Leibniz ou Heidegger — « pourquoi » il existe (il est impossible de penser autre chose que l'être, puisque pensée et être coïncident — fragment 3 de son *Poème* —, ce qui rend impensable le non-être qui est réputée le devancer). Rosset se contente de dire (mais c'est ce qu'on lui reproche) que le réel est le réel sans jamais prétendre en expliciter les raisons d'être — c'est pourquoi être et hasard pourraient être considérés comme étant synonymes —, ni d'ailleurs, comme Parménide, se préoccuper le moins du monde de nous dire *ce* qu'il est. On sait juste qu'il est. Il s'agit ici chez tous deux du *quod* du réel, non du *quid*. Et pour cause : que pourrait-on dire du réel d'autre que c'est ce qui existe ? Faudrait-il faire un inventaire des choses qui existent ? Et comment les nommer, puisque chacune d'elles est singulière, non identique à une autre, donc indicible ? Le projet consistant à « dire » le réel serait tout aussi vain qu'irréalisable, et ce *essentiellement* et à jamais.

Ce qui est intéressant justement, et sans doute assez curieux aussi, c'est que Rosset ne cesse de parler du réel sans jamais sentir la nécessité de dire *de quoi* il parle. Même curiosité chez Parménide, à vrai dire : le lecteur de l'Antiquité devait bien comprendre ce qu'il lisait, comme le lecteur d'aujourd'hui comprend en général aussi dès qu'il lit ou entend le mot « réalité ». Il est rare d'entendre, dans les conversations quotidiennes :

⁶ *Parménide. Le Poème*, tr. Conche, P. U. F., p. 33.

⁷ Je m'attarde longuement sur cette question dans *L'Impensé. Parménide ou l'existence*, Encre marine, 2019.

« mais qu'est-ce que tu entends pas réalité *au juste* ? » Or, encore une fois, nous parlons là du lecteur non encore, ou pas du tout contaminé par l'ontologie platonicienne. Un lycéen par exemple, qui n'a pas encore eu son premier contact avec Platon, entend très bien ces appellatifs, et il les associe instinctivement au réel ambiant, au réel quotidien, aux choses tout court, si vagues que puissent être ces termes. Et c'est ainsi que doit être compris le concept de « réel » chez Rosset. Ce sont les choses que l'on peut *percevoir*, l'ensemble toujours surprenant de ce qui s'offre à notre esprit comme présence, et qui dès lors peut être vu et pensé — sans que cela veuille dire « compris » ou « expliqué » rationnellement. Sont dès lors relégués au statut d'irréel les choses qu'on ne peut en aucun cas percevoir — telles les idées de Platon, ou de Kant, ou de Husserl, ou encore, on l'a dit, l'être de Heidegger. Et c'est là aussi que l'entreprise de Parménide et celle de Rosset semblent se rejoindre au plus près l'une de l'autre. Parce que ce qui ne peut être ni pensé ni dit, ce que Parménide appelle le non-être (le néant, le vide, le rien) est très précisément ce que Rosset appelle le double (le possible, l'autre, la morale). Ce sont là, non des pensées erronées ou absurdes, mais des non-pensées, des *impensés*. Et c'est cela qui mérite véritablement l'attention de Clément Rosset. Du réel, on ne peut au fond pas dire grand-chose ; mais il n'en pas de même des vaines tentatives de fuite du réel dont fait preuve l'homme quotidiennement, lesquelles offrent au contraire au philosophe un matériel inépuisable de réflexion et, tout d'abord, d'étonnement.

*

L'apport le plus riche à la réflexion philosophique qu'offre Rosset concerne ainsi, à bien y réfléchir, moins l'analyse du réel que la critique du double, ou plutôt des doubles de la réalité. De même que chez Parménide, je l'ai suggéré, le *Poème* vise moins à dire ce qu'est l'être qu'à signaler ce qu'il ne *peut* en aucun cas être — et que nous croyons cependant parfois être. Chez Rosset, et ce depuis son premier livre (*La Philosophie tragique*, où il appelle ce qui existe « le tragique »), il s'agit toujours de montrer quels sont les subterfuges que trouvent les hommes pour *échapper à la réalité*. Comme chez Lucrèce, Spinoza, Hume, Nietzsche, auteurs qu'il cite volontiers, Rosset fait la chasse aux illusions. Mais il faut entendre par illusions, chez Rosset du moins, quelque chose de très précis : la critique du double n'est pas un simple rejet de tout ce qu'on appelle, de manière assez superficielle, la « métaphysique » (l'immortalité de l'âme, les pouvoirs de la raison et de la liberté, l'existence de Dieu, etc.), et que Nietzsche appellerait les

« arrières mondes ». Ce n'est pas non plus le monde de l'imagination, puisque dans celui-ci, comme le montrent bien les jeux d'enfants et les romans, est fourni par des représentations très précises⁸. Non, l'illusion, comme le disent explicitement les « Notes additionnelles » qui closent *L'École du réel*, ce n'est pas quelque chose de faux, mais rien, un néant qui fait mine d'être quelque chose. De même que nous lisons dans le *Poème* de Parménide : « L'acte de la pensée et l'objet de la pensée se confondent. Sans l'être, dans lequel il est énoncé, on ne peut trouver l'acte de la pensée ; car il n'y a rien et il n'y aura jamais rien en dehors de l'être » (VIII, 34-36), par où il faut entendre que penser c'est toujours penser *quelque chose*, et qu'il est dès lors impossible de *penser à rien* (la pensée *pose* l'être de ce qu'elle pense⁹), comme l'a d'ailleurs fort bien rappelé Malebranche : « Il est certain que le néant ou le faux n'est point visible ni intelligible. Ne rien voir, ce n'est point voir : penser à rien, ce n'est point penser » (*Recherche de la vérité*, IV, 11). De même, disais-je, ce qui caractérise le double, c'est qu'il n'est *pas pensé*, pas plus qu'il n'est perçu. C'est même à cela qu'on le reconnaît : si on voulait dire en quoi il consiste, aucun mot ne pourrait sortir de notre bouche. « On ne peut ni penser ni dire que l'être n'est pas », écrit Parménide, et voici ce qu'écrit Rosset du double :

Le double est certes hallucinatoire, mais, et pour cette raison précise qu'il est hallucinatoire, n'implique *pas* la perception ou l'imagination de quoi que ce soit. Il est hallucinatoire en ce qu'il implique une illusion — ou une absence — de perception ou d'imagination. La rêverie d'une version plus plausible de l'histoire d'Œdipe n'implique pas une perception imaginative ou une imagination illusoire de ce qu'aurait pu être pour lui un destin meilleur, mais une absence de perception, quelque chose comme une imagination qui ne fonctionne pas : on croit opposer une autre perception et une autre imagination de la version des faits, mais en réalité on ne perçoit et on n'imagine rien qui puisse en être dit ou conçu. Ce rien de pensé ou de conçu, ce rien de vu et de perçu constituent paradoxalement la matière même de l'hallucination ou de l'illusion du double, qui consiste à avoir confusément estimé — ou espéré — qu'il y avait quelque chose dans ce rien. Ce que j'appelle le fantasme du double n'est pas le fantasme d'une réalité autre, mais le fantasme à la faveur duquel on tient pour assuré que cette autre réalité est pensable et pensée. En bref : le double ne désigne pas une perception illusoire, mais une illusion de perception.

⁸ *Fantasmagories*, Éd. de Minuit, p. 108 : « Autant l'illusoire est vague, autant l'imaginaire est précis. » Et p. 105 : « La perception du réel et la représentation imaginaire sont taillées de la même toile. L'imaginaire n'est autre que le réel ; mais un réel légèrement décalé par rapport à son espace et son temps propres ». Ajoutons : par l'imagination on se représente quelque chose, que cela existe ou pas en dehors de notre esprit qui la pense ; dans l'illusion on ne perçoit ni ne se représente rien.

⁹ Idée riche que nous retrouvons chez Épicure, en parlant du vide, chez Descartes, en parlant également du vide, chez Hume surtout, en parlant des impressions, et chez Kant, qui l'emprunte à Hume, mais sans lui en rendre crédit, quand il critique l'argument ontologique de l'existence de Dieu (« Être n'est évidemment pas un prédicat réel »), et très clairement chez Bergson et Wittgenstein (« ce qu'on ne peut penser, on ne peut le penser, on peut donc encore moins en parler »).

On le voit, le double n'est pas la pensée illusoire ni même l'imagination d'une autre réalité, comme le non-être chez Parménide n'est pas la pensée de quelque chose qui n'est pas ; non, le double est l'illusion qui nous fait croire que nous pensons quelque chose alors que nous ne pensons rien ; l'illusion que quelque chose est présent à notre esprit là où notre esprit est vide de toute pensée et donc de toute chose. L'acte de la pensée, le penser (*noein*), chez Parménide, coïncide (*tauton*) — comme c'est la vérité, et ce à l'encontre de ce qu'en dit Husserl — avec l'objet pensé (*noêma*), ce qui signifie : quand je pense à un fauteuil, ce fauteuil est présent à mon esprit. Le fauteuil et sa présence à mon esprit — son *impression*, dirait Hume — sont une seule et même chose. Donc je ne peux penser à un non-fauteuil, ou à une absence de fauteuil, car à ce moment-là, ou bien je ne pense à rien, je ne pense pas, ou bien je pense à autre chose qu'à mon fauteuil — à une chaise, par exemple, ce qui ne fait pas du tout exister un non-fauteuil, ne serait-ce que pour ma pensée (à quoi pense-t-on quand on dit penser un « non-fauteuil ? »). Parménide aurait tôt fait de montrer à l'étranger d'Élée, dans *Le Sophiste* de Platon, que lorsqu'il croit penser quelque chose en attribuant l'existence au « non-beau » et au « non-grand » il est dans l'illusion la plus manifeste. Car, ou bien ce sont là des *flatus vocis*, des mots qui ne désignent rien du tout, et donc nullement des pensées à proprement parler, ou bien il y a bel et bien quelque chose de présent à l'esprit quand il *dit* non-beau ou non-grand, mais cela n'est aucune chose négative mais bien quelque chose de positif : le laid ou le petit. Platon est dupe somme toute des mots — ou de la logique, si l'on préfère.

Chez Rosset il en va un peu de même du double : ou bien je pense le réel — sans pour autant prétendre connaître, à travers le langage, ce qu'il est : pourquoi il est, quel en est le sens ; cela n'est pas penser mais raisonner, juger —, et cette pensée est forcément une pensée de quelque chose, donc d'un réel posé comme existant ne serait-ce que pour mon esprit qui pense, ou bien je me refuse à percevoir le réel, car je le juge désagréable, et à ce moment-là je ne pense pas. Or le double est cette illusion psychologique qui me fait croire que, en me refusant à penser le réel, le « quelque chose », et estimant penser un autre réel alternatif ou possible, différent — ou simplement « autre », comme chez Platon —, un « non-quelque chose », je pense *tout de même* quelque chose, sans que je puisse dire cependant *quoi*. Répétons-le : ou bien je pense à quelque chose, et alors cela existe au moins pour ma pensée puisqu'il y est présent, ou bien je ne pense à rien, mais ce rien n'est pas un « non-quelque chose », mais vraiment un néant, une absence de pensée. La tautologie du réel exclut la négation de la perception comme de la pensée, qui

sont comme on le voit la même chose : ou bien on pense A, ou bien on pense B, mais on ne peut penser non-A.

Tel est l'enjeu de la fameuse réalité alternative de la tragédie d'Œdipe de Sophocle sur laquelle Rosset est si souvent revenu (mais sans jamais être tout à fait aussi clair que dans *Le Réel et son double*). On ne peut penser autre chose que ce qui arrive — *si l'on veut, comme l'oracle, que cela arrive*. Voilà ce que Rosset ne dit malheureusement pas assez clairement quand il lui arrive d'y revenir. Le réel est comme le destin : si vous voulez le penser, il faut d'abord accorder qu'il est là, quant au réel, ou qu'il le sera inéluctablement, quant au destin. Autrement dit : ou bien j'accepte que le réel (le destin) est qu'Œdipe doit tuer son père et épouser sa mère, et alors le seul moyen de le réaliser est qu'il se trompe au sujet de ses vrais parents, ou bien je n'accepte pas que le réel (le destin) est qu'il doit tuer son père et épouser sa mère, et alors je ne pense pas du tout à une issue alternative du sort d'Œdipe, mais à une autre pièce, et plus vraisemblablement à rien du tout. Imaginer qu'un autre dénouement « était possible » n'est pas une pensée qu'on peut *exprimer* (quel autre dénouement est possible, puisque le réel est celui qu'on perçoit ?), mais un refus d'accepter celui qui a lieu réellement. L'hallucination ici consiste à dédoubler l'unique : Œdipe devrait rester Œdipe (tuant son père et épousant sa mère) tout en étant un autre (ne tuant pas son père et n'épousant pas sa mère). Il doit être *et en même temps* n'être pas. Voilà ce que Parménide appelait pour sa part, pour les condamner, l'impensable et l'indicible (*anoêton anonumon*).

Une note parue récemment dans *Philosophie magazine* au sujet de Clément Rosset lui-même fournit une illustration parfaite de cette hallucination. L'auteur de l'article entendait faire une critique de l'*Esquisse biographique* de Rosset, qu'il a vraisemblablement dû trouver fort déplaisante (on y trouve une anecdote piquante sur Foucault, que notre auteur vénère). L'alternative était donc celle-ci : ou bien Rosset est Rosset, et il dit du mal de Foucault — je perçois alors et accepte la réalité —, ou bien Rosset n'est pas Rosset, parce que Rosset ne peut pas penser du mal de Foucault (car moi j'en pense le plus grand bien) — je ne pense donc pas à Rosset mais à un « autre », et en réalité à rien. L'auteur, prenant la voie du double et évitant celle du réel, concluait que l'auteur de l'*Esquisse biographique* n'était pas Rosset, mais un « faux Rosset » : « C'est lui, mais ce n'est pas lui », écrit-il. Il eût été naturellement vain de demander à ce Monsieur qui est le « vrai » Rosset, car cela eût demandé qu'il pensât *quelque chose*, ce précisément qu'il se refusait à faire.

Telle est aussi, parmi d'autres illustrations, le cas de la morale, que Rosset critique à volonté, et dont il dit que ce n'est rien, rien qu'une allergie au réel travestie en pensée. Là encore s'ouvre l'alternative : ou bien j'accepte que le réel est tragique et ne s'accommode pas de mes désirs et de mes prérogatives, puisqu'il *me résiste*, et à ce moment-là je le pense tel qu'il se présente, même en le déplorant ; ou bien je n'accepte pas le caractère tragique du réel, je le condamne moralement, je dis qu'il s'oppose au bien, et à ce moment-là je ne pense à rien, pas même au bien : je dis juste qu'un autre réel est meilleur que celui-ci — bien que je sois incapable de dire *quel* est cet autre réel opposé au premier. Rousseau en fournit un exemple caractéristique, et de sa propre manière de penser et de l'illusion du double. On a volé un peigne dans une maison où l'enfant Jean-Jacques a le malheur d'habiter. Il est aussitôt, injustement, inculpé. Qu'en pense Rousseau ? Il écrit dans les *Confessions* : « les apparences me condamnaient ». Sa personne se dédouble alors miraculeusement, ainsi que le monde entier : d'un côté l'enfant Jean-Jacques innocent, et c'est le Rousseau « réel » que personne ne voit ; d'un autre côté le Rousseau « apparent », que tout le monde voit mais qui est faux, puisqu'en on dit qu'il est coupable. Ce dédoublement illusoire se trouve à l'origine de la plupart des idées du Rousseau de la maturité. Et c'est illusoire pour cette simple raison que Rousseau n'est pas deux, un coupable *plus* un innocent, mais un seul, quoiqu'injustement inculpé — et il eût mieux valu désormais chercher le coupable, disons une personne Y, au lieu de dire que la personne non-X avait pris la place de la personne X. Non-X n'est rien, rien que la négation, pas même pensée, de X. Toute réalité « alternative » a ainsi ce caractère négatif et indéfinissable dans la mesure où, encore un coup, elle ne parvient pas à se constituer en tant que pensée à proprement parler ; elle n'est que la négation de la réalité, pas même l'imagination d'une autre réalité. Telle est la structure, si l'on en croit Rosset, sur laquelle repose toute édification morale possible.

Pour le dire en un mot, et à l'aide simplement des deux citations proposées plus haut : le réel est ce qui peut être perçu (pensée et dit) ; le double, ce qui ne saurait en aucun cas être perçu (ni pensée ni dit), absence de pensée et de perception qui procure cependant l'illusion d'une pensée et d'une perception. Le rôle de cette illusion, comme de la pensée du non-être chez Parménide — et c'est la raison pour laquelle Platon a commis le fameux « parricide » — n'est pas de nous faire penser un autre réel *possible*, mais uniquement de nous détourner de penser le réel perçu, le seul qu'on puisse vaguement penser et dont on puisse maladroitement parler — parce qu'il ne nous plaît pas assez. La philosophie de Rosset, comme celle de Parménide, vise donc avant tout à

diriger le regard vers les choses, à faire ainsi bon accueil à l'existence (à l'affirmer : seule source de la joie de vivre), et à renoncer par là à vouloir s'en échapper, en quête de mondes prétendument « meilleurs » — source de tout malheur et sans doute de tout fanatisme.

Recebido em 07/11/2018

Aprovado em 12/04/2019